

## Témoignages

Claude Jodoin, Richard Ares, Théo Chentrier, Jean-Charles Falardeau, Scott Symons, Jean Despréz, Dale Thomson, Jean Lemoyne, Jean Simard, H. M. Bradet, Jean Séguin, Robert Hollier, Hermine Beauregard, Naïm Kattan and Paul Toupin

Volume 4, Number 21, March 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59885ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Jodoin, C., Ares, R., Chentrier, T., Falardeau, J.-C., Symons, S., Despréz, J., Thomson, D., Lemoyne, J., Simard, J., Bradet, H., Séguin, J., Hollier, R., Beauregard, H., Kattan, N. & Toupin, P. (1962). Témoignages. *Liberté*, 4(21), 159–171.

## Témoignages

Nous avons demandé à un certain nombre de personnes de répondre à la question suivante : " Quand on prononce devant vous le mot " séparatisme " quelle est votre première réaction ? " Cette enquête a été menée de façon rigoureusement non-scientifique et notre échantillonnage a été établi d'après aucune règle sociologique connue.

CLAUDE JODOIN,  
*président du Congrès du Travail du Canada :*

Cher monsieur :

En réponse à votre communication du 6 courant et la question que vous m'avez posée, ma réaction immédiate se résume en deux mots "incroyable et irresponsable".

RICHARD ARES, S.J. :

Posée il y a un an, votre question aurait sans doute reçu une réponse plus spontanée et plus directe ; aujourd'hui, les réactions que le mot " séparatisme " suscite chez moi sont moins neuves et moins fraîches. Tout dépend qui j'écoute en premier : mon coeur ou ma tête. Si jé n'écoute que mon coeur, ma première



réaction en est une de *sympathie*. Comment ne pas me sentir instinctivement d'accord avec des gens qui s'efforcent, avec tant de zèle, de faire prendre à la communauté canadienne-française une conscience plus vive de sa dignité, de lui assurer une zone plus large et plus dense de liberté, et qui inspirent à la jeunesse un exaltant idéal national qui l'éveille et l'arrache à la mort lente par l'asphyxie et l'assimilation ? Si j'en viens cependant à écouter ma tête, si je me mets à raisonner, à peser le pour et le contre, à tout scruter au microscope de la froide logique, je ne puis m'empêcher de considérer le séparatisme comme *la plus risquée des aventures*, aussi risquée, sinon plus, que celle de 1867, et qui aujourd'hui nous trouverait tout aussi faibles, tout aussi divisés et tout aussi peu préparés qu'alors.

#### SCOTT SYMONS :

Revenant de Rouyn-Noranda où j'ai suivi les pas séparatistes de Marcel Chaput, j'ai vu votre lettre. Sans même l'ouvrir je savais son contenu. Liberté voulait me poser une question ; et la seule question possible c'était sur le séparatisme. Tout cela fait très Liberté.

Ma première réaction devant la question, comme devant le mot séparatiste même, c'était d'être légèrement ennuyé. A part cela je vous avoue que je n'ai plus de "première réaction" devant le mot "séparatisme". J'ai maintenant une deuxième réaction, ou une cinquante-deuxième réaction, ou une trois cent cinquantième réaction.

Pour dépasser quand même ce niveau personnel et pour être constructif — c'est cela qui importe dans la vie ! — voici quelques mots sur ma réaction à la longue devant ce mot "séparatisme".

C'est une bonne chose. C'est normal. C'est un signe de vie et de vitalité, même si cela peut très bien être la vitalité du chant du cygne pour le fait français au Canada (c'est cela qui en fait le vrai jeu). Le Canada français vit actuellement la décade de sa dernière chance, et c'est une décade raccourcie, s'achevant en 1967. La valeur à la longue du séparatisme des Canadiens français dépend de leur capacité de s'en servir non seulement pour éveiller le Canada anglais, mais aussi pour comprendre à fond la culture du Canada anglais, et même pour aider le Canadien



anglais à se comprendre. Ainsi le séparatisme franço-canadien deviendra-t-il quelque chose de valable, de miraculeux même, dont la valeur peut être jugée d'après la vitalité d'une culture anglo-canadienne elle-même "séparée". Ironiquement ceci ne s'accomplira jamais si de fait le Canada subit l'amputation séparatiste. Ironiquement le séparatisme valable doit accomplir son travail au sein d'un Etat canadien créé, et même recréé, par ce même séparatisme. Car si le séparatisme canadien-français réussit son amputation le Canada français en mourra, à la longue.

PAUL AUBUT, *avocat* :

J'éprouve un sentiment de révolte parce que je considère qu'économiquement et culturellement ce serait le suicide du Canada français. De plus, l'attraction politique la plus naturelle pour le Québec n'est pas dans le séparatisme mais dans la solidarité canadienne.

Succintement, séparatisme veut dire, pour ne mentionner qu'un cas, exode de plusieurs compagnies, et nombre d'autres seraient obligées de suivre pour éviter une taxation plus forte. Il ne faut pas se leurrer, les exigences de notre sécurité sociale, dont nos gens ne voudraient pas se départir, sont payées pour plus que la moitié, directement ou indirectement, par les compagnies à capital anglo-canadien ou américain.

Au point de vue culturel, nous abandonnerions un Canadien français sur cinq et prendrions le risque de perdre une province qui en quelques années serait devenue notre alliée pour faire entendre plus fortement notre voix dans la Confédération et ce pour le plus grand bien du Canada.

C'est pourquoi je me révolte contre le séparatisme puisqu'il peut détruire nos aspirations les plus légitimes en faussant l'esprit de nos compatriotes qui avaient confiance en nous comme Canadiens français.

S'enfermer et s'isoler sur le continent Nord-Américain nous conduirait infailliblement à notre perte. On ne peut changer la géographie !

Instruisons-nous et travaillons dans un esprit de compétition ; nous n'avons rien à perdre culturellement et de cette manière



nous pourrons nous affirmer plus fortement. C'est dans l'unité qu'est la force, non dans le séparatisme qui est en train de diviser les Canadiens français entre eux.

JEAN SEGUIN,

*président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal :*

Ma première réaction au mot séparatisme est la suivante : il me vient à l'esprit d'une part, les injustices répétées dont ont été victimes mes compatriotes du Québec et des autres provinces depuis cent ans et plus, et les nombreux griefs exprimés par le peuple et ses porte-parole, en particulier la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal qui n'a jamais cessé de revendiquer le respect de nos droits. Je ne puis m'empêcher de constater, d'autre part, la faiblesse de nos moyens actuels, économiques en particulier, faiblesse qui risquerait de compromettre l'épanouissement légitime d'une nation qui aspire naturellement, comme toutes les autres, à contrôler immédiatement sa propre destinée. Séparatisme: dilemme angoissant sur lequel nos élites ont à réfléchir et dont le peuple doit saisir toute les implications. Séparatisme ou non, le Canada français est tenu de prendre tous les moyens pour se donner des cadres, des structures, des compétences et une pensée nationale rigoureuse sans lesquels il ne peut espérer s'épanouir adéquatement.

HERMINE BEAUREGARD, *journaliste :*

Voici le temps où il nous faut choisir. Nous avons somnolé 300 ans à l'ombre de nos clochers, ouvrant de temps à autre un oeil indifférent pour regarder avec indulgence les étrangers qui nous dépouillaient peu à peu.

Il est vrai que la tranquille possession de la vérité permet un certain détachement vis-à-vis des " choses du siècle ".

Mais " le paradis à la fin de nos jours " n'est plus aussi certain qu'on a bien voulu nous le faire croire. La peur de l'envahisseur qui nous avait gardés tapis, au fond de nos cabanes de bois rond rêvant avec nostalgie de la douce France, commence à se dissiper. Notre âme latine bercée par les vers de Racine et la



prose de Châteaubriand ne trouvait aucun écho dans la réalité quotidienne.

Le coeur en écharpe nous nous sommes retirés dans une tour d'ivoire au pied de laquelle venait mourir les bredouillements pénibles de tous ceux qui avaient pour inspiration la prose indigente de nos petits manuels scolaires et la bêtise illustrée de nos annales religieuses. Nous avons fini par comprendre qu'il faut que la langue française devienne nécessaire dans le travail, sans quoi elle ne sera pas.

Ce complexe (d'infériorité ?) qui nous écrase tous, cette peur qui empoisonne tous nos actes : peur du curé ou du Frère, peur des Qu'en dira-t-on, peur du "boss", peur de vivre tout court, impossibilité de connaître la joie, qui nous porte à faire l'amour sous les couvertures, qui nous fait voir notre corps comme un instrument du diable, qui a relégué les femmes du Québec dans les salles d'accouchement et au-dessus du poêle de cuisine ; ignorance dans laquelle les autorités religieuses et politiques se sont plues à nous tenir pour être bien sûrs de garder sur nous leur emprise ; voilà que nous en découvrons aujourd'hui le triste visage.

Aurons-nous le courage de réclamer notre liberté ? de sauver ce qui est nôtre ? Il est impossible de revenir en arrière ; nous nous sommes vus tels que nous sommes et nous n'avons pas aimé notre image.

Mais le séparatisme n'est pas une panacée ; s'il nous faisait perdre nos peurs, il ne pourrait nous délivrer de l'angoisse de vivre.

Voici venir le temps où il nous faut prendre place dans le monde d'aujourd'hui, si nous ne voulons pas que le reste de l'univers nous considère comme des fossiles du jansénisme et du colonialisme.

Les Anglais le comprendront-ils ? J'en doute. Je songe ici à un petit incident en apparence anodin :

Dans un restaurant d'Ottawa, un monsieur très "british" oubliant quelques secondes, son flegme héréditaire, a fait remarquer avec une pointe d'admiration à mon mari, qui venait d'échanger quelques phrases en français avec le garçon de table asiatique : " Dont tell me you speak chinese ! "



Le bilinguisme à l'échelle nationale est une utopie et le séparatisme n'est pas une solution de tout repos. Cependant le masochisme a des limites.

Consentirons-nous, pour plaire aux Anglais, dans un dernier geste de galanterie française, à un suicide collectif ?

L'avenir le dira . . .

*JEAN-CHARLES FALARDEAU, sociologue*

La séparation sera peut-être un point d'arrivée. Elle ne peut être, en ce moment, un bon point de départ. Tous les progrès et les affranchissements que nous désirons pour la collectivité canadienne-française peuvent être réalisés, dès maintenant, avec les ressources constitutionnelles, économiques et culturelles à notre disposition. Une politique économique, une politique culturelle, une réforme de l'administration publique: tous ces objectifs peuvent être atteints par un Etat québécois aussi souverain qu'il voudra l'être, à une double condition: que l'on formule une idéologie cohérente et dynamique; que l'on ravive le sens de l'initiative et de la responsabilité démocratique dans tous les secteurs de la société. C'est-à-dire, à partir de motivations positives et réfléchies. Or, l'émoi séparatiste actuel est confus, centripète, explosivement xénophobe. Il ne pourrait entraîner comme conséquence immédiate que: de perpétuer et de durcir les principales entraves psychologiques dont notre société a souffert depuis longtemps et qui nous ont fait imputer d'abord aux autres les causes de nos inactions; de maintenir notre "pensée" politique à un niveau lyrique et rhétorique.

Le désir séparatiste est fondé sur une fiction, à savoir: que du jour où serait déclarée une indépendance absolue, tous nos problèmes se trouveraient résolus comme par enchantement. Bien au contraire, nous serions au rouet. En effet, dans l'état actuel de la très lente rénovation politique du Québec, le séparatisme ne pourrait être qu'un séparatisme de droite. Nous nous verrions coiffés par un gouvernement cocardier et caporaliste qui, pour se maintenir, ne saurait que puiser dans l'arsenal des mythes éculés de notre tradition "messianique". Entre la menace quasi inéluctable d'un Québec salazarifié et le défi que pose la construction d'un Etat démocratique, j'opte pour ce dernier, les yeux fermés et les bras ouverts.



Madame JEAN DESPREZ :

Ma première réaction ?

Une vision : dans la Capitale de chacune des dix provinces du Canada, je vois un monument élevé par les Canadiens, en l'an deux mille.

Bien que taillé à la hache par les avant-gardistes du futur, ce monument me fait penser à LA DANSE de Carpeaux.

Autour de la VERITE triomphante, les corps figés dans leurs élans ont des têtes qui ressemblent à celles de Barbeau, Chaput, d'Allemagne et les autres.

Par leur "intelligente sottise" et leur "admirable inconscience" ces héros auraient réussi à secouer l'inertie d'une minorité trop longtemps résignée, en même temps qu'ils forçaient l'arrogante majorité à admettre que "le seul fait" de descendre de l'orgueilleuse Albion ne faisait pas, de chaque membre de ce clan, le petit nombril de notre jeune univers canadien.

Dans ce Nouveau-Monde où l'on se doit d'être original, le fait de s'être battu pour le triomphe d'une vérité contraire à son propre entendement vaudrait bien un socle et des feux d'artifice le premier juillet.

ROBERT HOLLIER, *écrivain* :

Vous savez que, venant de "l'autre bord", je ne me considère pas autorisé à avoir un avis sur les problèmes politiques du Québec. Mais on a ses sympathies, évidemment. Je n'en voudrai à personne si l'on me dit de me mêler de mes affaires ; c'est vous qui l'avez voulu.

Des séparatismes, j'en ai connus : En Espagne, par exemple ; celui des Catalans, celui des Basques. Tous les séparatismes du monde ont une base commune : ce n'est vraiment ni une question politique, ni une question d'économie ; c'est une question d'orgueil. La fierté d'être soi est souvent plus essentielle aux foules que le beurre sur le pain. Quand il s'agit de gens de ma race, je les comprends d'autant mieux... Si j'étais né à Québec, je serais peut-être séparatiste. Au moins un jour sur deux. Né près d'Alger, je le suis moins... (ça se comprend !). L'Algérie



passera par où vous êtes passés. Là-bas, le séparatisme est pour demain.

Mais ni la Catalogne ni le Pays Basque, qui ont eu à deux reprises leur autonomie dans l'histoire (et encore en 1937-38), n'ont réussi à demeurer indépendants. Chaque tentative fut un échec. Au coeur des civilisations techniques comme les nôtres, les petits groupes ne peuvent vivre en autarcie. Un marché de cinq millions, ce n'est pas assez... Pourtant, le "catalanisme" n'est pas mort, loin de là ! Or la tutelle de l'Espagne est bien plus dure que celle d'Ottawa, puisque là-bas, on ne peut pas même imprimer librement, ou annoncer, en catalan ! Elle est supportée avec impatience, mais résignation. Là-bas, aussi, 5 millions de minoritaires conservent jalousement leur langue, qu'ils n'ont pourtant *pas le droit d'écrire, ni d'enseigner à l'école, ni de parler à la radio*... Ne nous plaignons pas trop...

Autre chose me frappe encore. Toutes les nobles causes ont besoin de martyrs, besoin de troupes de choc, dans la rue. Où sont-ils ? Où sont-elles ?

Je crois plutôt au temps prochain où les Québécois, enrichis, surcultivés, débarrassés de vieux complexes, et tenant le haut du pavé, seront, dans plusieurs domaines essentiels, à la tête du Canada tout entier : pourquoi pas ? Ils sont sur la voie. Ils rattrapent vite le temps perdu. Bravo.

Qui dit séparatisme dit complexes. Pour n'en pas avoir, il suffit d'être le plus fort. Cela ne s'obtient pas sans obligation, sans sacrifices, sans entr'aide. J'espère bien voir, avant de mourir, quelques Anglais de Victoria fonder par dépit : "The Separatist Movement of British Colombia".

JEAN SIMARD, *écrivain* :

Il s'agit donc de savoir si nous allons, longtemps encore, nous lamenter. Ensuite, si nous allons nous isoler ou nous *imposer*. Je veux dire : avoir une valeur telle qu'on nous respecte et que le Canada, sans nous, devienne impensable. L'autoségrégation me fait horreur comme une forme dérisoire du masochisme. Il faut ouvrir des fenêtres, abattre les barrières, non pas nous entourer de murs. Un Québec "séparé" m'apparaît comme une sorte de petit Portugal cléricotalitaire — très peu pour moi !



H.M. BRADET, *directeur de la revue* MAINTENANT :

Quand le monde s'oriente vers *l'unité* et que les organismes se multiplient en ce sens à tous les plans : O.N.U., OTAN, Marché Commun, Ligue Arabe, Bloc Afro-asiatique, Oecuménisme, les Fédérations de collèges et d'universités, etc...le mot séparatiste a quelque chose de choquant et de contraire à l'actuelle tendance de l'humanité.

Cependant, l'idée m'est sympathique et m'apparaît bien-faisante. J'y vois un *moyen*, radical peut-être, mais nécessaire pour obtenir nos droits et parvenir à la véritable unité nationale. Se séparer pour s'unir ensuite librement et conformément à nos exigences. Observons comment les peuples parvenus à l'indépendance s'unissent ensuite dans une communauté de peuples. Les problèmes posés sont-ils vraiment insolubles, si nous avons des hommes de vision, capables de bâtir un pays ?

Pour s'unir à d'autres il faut d'abord être soi-même ; pour se donner efficacement à une cause, il faut se posséder. Le mariage qui vaut doit être libre ; le contrat qui engage est bilatéral et pleinement consenti. Ainsi, le séparatisme m'apparaît comme un moyen fort réaliste, comme une étape nécessaire vers une nouvelle unité. Repenser la Constitution serait peut-être la rechoisir ! De l'indépendance à une nouvelle Confédération ; du séparatisme à l'unité. Donc, un *moyen* excellent vers un *but* qui devra grandir jusqu'à sa pleine maturité, pour naître viable.

NAIM KATTAN, *journaliste* :

Quand on prononce devant moi le mot "séparatisme", j'ai l'impression de me trouver en face d'une querelle de famille, querelle qui a un aspect pénible puisqu'on me dit implicitement que je ne fais pas partie de la famille.

J'ai le sentiment que le séparatisme réduit le Canada à deux grands groupes : les Canadiens anglais et les Canadiens français. Vingt-cinq pour cent des Canadiens sont des immigrants et des fils d'immigrants. Je suis néo-canadien. j'ai choisi de m'établir dans ce pays et je suis maintenant citoyen canadien. C'est dire que les querelles entre Canadiens me concernent et je trouve qu'il est tout à fait légitime que je prenne position au même titre que les autres Canadiens.



Cependant, le séparatisme exclut les néo-canadiens de toute participation à cette grande querelle. Je suis de culture française et je crois fermement qu'il faut sauvegarder et défendre la langue et la culture française au Canada comme dans tous les pays où l'esprit français a exercé et exerce encore son influence libératrice. Or, le séparatisme ne rejette-t-il pas tous ceux qui ne font pas partie du groupe canadien-français? Faudra-t-il que mon désir de défendre la culture française au Canada parte d'une situation d'ambiguïté? Je devrais affirmer ma foi dans cette culture mais je ne pourrais pas faire partie du groupe qui l'incarne dans ce pays.

Pour un néo-canadien, les prolongements historiques du conflit entre les Canadiens anglais et les Canadiens français ne peuvent avoir la même signification et la même portée que chez les personnes qui appartiennent à ces deux groupes, d'autant plus que ceux qui ont immigré au Canada n'ont pas prévu de camps retranchés ou de guerres intestines. Ils n'ont sûrement pas envisagé d'être exclus d'un aussi important conflit qui divise les Canadiens d'origine.

Une autre question se pose à mon esprit quand on parle de séparatisme. De quelle manière la Province de Québec pourrait-elle, même si elle était complètement indépendante, se libérer de l'influence envahissante de la culture populaire qui provient de nos voisins du Sud ainsi que de la toute-puissance du capital américain? Ce ne sont pas les Canadiens anglais qui nous ont placés à proximité de Boston, de New York et de Old Orchard.

*DALE C. THOMSON, Département de Science Politique,  
Université de Montréal.*

Le séparatisme — encore un aspect du Québec en ébullition, du Québec qui se réveille et se cherche.

Audacieux et timide à la fois, le séparatiste, lui aussi, regarde vers l'avenir, sans toutefois oser briser la coquille du passé. Il se sent si bien, enveloppé dans ses vieux vêtements familiers: la lutte pour la survivance contre les "maudits anglais", la défense de la foi et de la langue, la revanche des berceaux, le souvenir de 1759.



Le soleil du mi-vingtième siècle pénètre jusqu'au coeur du séparatiste, exactement comme il réveille les peuples d'Asie et d'Afrique, les incitant à rejeter le joug du conquérant et à bâtir leur propre destin. Le séparatiste observe mi-méfiant puis s'écrie: "Pourquoi pas nous autres aussi?"

Mais n'est-il pas déjà trop tard? L'Occident (dont le Québec fait partie) a connu sa frénésie nationaliste au siècle dernier. Il est en train de s'unir, de se fédérer quoi, et non pas de se désagrèger. En Asie et en Afrique, des gouvernements arrivés au pouvoir avec des slogans auto-déterministes suppriment les mouvements séparatistes au nom de l'unité nationale. Au Québec, le nouveau gouvernement a compris que la culture ne dépend pas uniquement de frontières nationales, mais de ses valeurs intrinsèques.

O Québec, mère réconfortante pour les uns, femme adorable pour les autres, bijou unique du diadème canadien, que l'avenir te protège de l'étreinte suffocante de ceux qui t'aiment tant, mais qui savent si mal t'aimer!

*THEO CHENTRIER, psychanalyste*

Quelle fut ma première réaction lorsque j'entendis pour la première fois prononcer le mot "séparatisme?"

Je m'en souviens très bien.

"Séparatisme? drôle d'idée quand on pourrait parler d'indépendance. Séparatisme! Le petit garçon qui n'est pas content de papa et qui sort en claquant la porte, ou qui est fâché avec son camarade: "Na! Je ne joue plus avec toi". Séparatisme. Scène finale de ménage: "on ne s'entend plus? on se sépare. Je ne veux plus te voir".

Indépendance, sans aucune idée de séparatisme, ça avait de l'allure; ça faisait penser à un homme adulte et fort, capable de prendre les droits qu'on lui refusait.

Ma seconde première réaction: drôle d'idée de se séparer lorsque devant les cataclysmes spirituels, intellectuels et moraux qui menacent l'humanité, tous les hommes, semble-t-il, devraient avoir plutôt le réflexe de s'unir. Esprit de clocher, petit esprit; pas étonnant d'ailleurs dans un pays si vaste où l'on prend toujours bien soin de vous avertir que tout est "Limité". Quelle horreur, dont nous ne paraissions pas souffrir beaucoup et qui



nous a marqués à notre insu. Ce mot de "Limité" accroché à n'importe quelle entreprise a fini par nous entrer dans la peau.

Bien entendu, je ne préjuge rien du fond: est-ce pratique ou utopique? est-ce intelligent ou ridicule? Je n'en sais rien: aux pontifes d'en discuter.

JEAN LEMOYNE, *écrivain*

Cher ami,

Je pourrais me contenter de vous dire que ma première réaction quand on prononce devant moi le mot séparatisme est négative. Mais semblable réaction peut être assez complexe. Permettez-moi alors de vous en rendre compte par une série de libres associations. Je procéderais tout autrement s'il s'agissait de réflexion plutôt que de réaction, mais vous me trouveriez tout aussi négatif, bien que plus grave et nuancé. Mon attitude au sujet du séparatisme était d'ailleurs la même dès 1929.

Donc: imaginant instantanément les Canadiens français livrés à eux-mêmes, nous voyant seuls entre nous, refermés sur nous-mêmes et prisonniers de nous-mêmes, alors que nous commençons justement à nous dégager, j'étouffe, je me révolte, j'ai un violent réflexe de liberté. Je nous vois (les plus vivants d'entre nous, séparatistes ou non) entourés, pressés, encombrés, submergés par tous nos éléments rétrogrades, y compris les trotte-menu de l'intégrisme, de l'irréligion, du fascisme, de l'incompétence et de la corruption. Je vois l'abomination et la désolation d'un peuple en mal de se faire violer par un chef nécessaire et qui, par-dessus le marché de dupes, sera nécessairement un *cheuf*. Québec est alors l'aliénation par le père; Québec est le sein maternel réintégré; Québec est une petite Irlande, un petit Portugal, un petit pays de petites affaires; Québec n'est qu'un "Québec". Je vérifie mon passeport canadien et je pars pour le Canada, les Etats-Unis ou le Marché commun. Toute possibilité de restriction concernant mes amitiés anglaises et l'usage et la fructification de mon héritage intellectuel anglo-saxon m'est intolérable: autant me demander un œil ou quelque autre précieuse moitié de moi-même. Quand le séparatisme formule des plans "précis", j'évoque l'amer, bilieux et mégalomane Picrochole mis au dernier péril par ses conseillers, les duc de Menuail, comte Spada-sin et capitaine Merdaille (*Gargantua*, XXXIII), et j'invoque



saint Jean des Entommeures et saint Gargantua, et la Gendarmerie, l'Armée, la rue Saint-Jacques, Wall Street, les Oil Men, le Pentagone et l'OTAN. En fin de réaction, le séparatisme m'apparaît comme un bon abcès de fixation, un bon furoncle pas neuf, bien placé et qui éveille une fois de plus l'attention du patient canadien sur sa maladie constitutionnelle et politique (dont je reconnais la gravité) et sa diathèse psychologique (dont je n'exagère pas la gravité). Je vois l'apostème mûrir et couler de lui-même (j'imagine qu'au besoin on pèse dessus un peu), tandis que le patient, après consultation raisonnable et patiente avec lui-même, se donne un régime approprié et complet, critiquable et amendable selon les progrès de son accession à la santé. Je lui recommanderais volontiers de manger un peu plus de Planète et de prendre beaucoup moins de Laurentie.

*PAUL TOUPIN, écrivain*

Tout dépend de la personne qui prononce le mot.

Si c'est un Canadien anglais, d'habitude, il n'y entend rien. Comment, après 95 ans d'histoire économique, un Américain de seconde zone — comme Toronto est ville américaine mal américanisée, comme Windsor est banlieue pauvre de Détroit, un peu comme Hull l'est d'Ottawa — concevrait-il le séparatisme? Il est, à ses yeux, ce qu'est une servante canadienne-française fatiguée de servir ses maîtres, et qui les menacerait de leur laisser son tablier. On l'aime bien, cette domestique, parce qu'elle est domestique. Seulement, on feint d'ignorer que la pauvre en a marre... de servir.

Si c'est un Canadien français, tout dépendra encore de qui il s'agit. Car, il peut s'agir d'une personne prébendée par Ottawa et qui ne tient pas à abandonner de gaité de coeur son bifteck. Pour tout dire, le mot n'a de valeur, de résonance, de signification que si la personne qui le prononce a AUSSI... une valeur. Il nous faudrait un Castro, qui, par des voies légales, juridiques, oserait enfin dire à ses maîtres qui ont vainement tenté de l'abrutir: NON SERVIAM. Ce serait mettre un terme à notre statut d'esclave.